

Conversation téléphonique

Autor(en): **Twain, Mark**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **64 (1926)**

Heft 16

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-220229>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

On nous reproche aussi d'aimer trop à mettre le nez dans le verre. Est-ce notre faute si le sort nous a fait naître sur un sol favorisé, qui produit des crus dont la séduction est irrésistible ? Que voulez-vous donc qu'on en fasse de tout ce vin ? Il faut bien le boire. On ne peut pourtant pas le verser dans le lac ! Il nous met parfois l'esprit un peu à l'envers, soit. Mais il ne nous rend point méchants, du moins ceux qui n'ont pas déjà mauvaise tête. On s'excite, on élève un peu la voix, on s'agite, mais c'est tout. Le lendemain, « mal aux cheveux » à part, on n'y voit plus trace. Et ce qu'il y a de bon, on oublie.

Dans cette petite patrie vaudoise, qui est comme une gracieuse maquette de la grande, nous avons tout : les Alpes, le Jura, des lacs, des rivières, la plaine, le plateau, la vigne, le blé, le foin, les forêts ; il ne nous manque que les oranges. On ne peut pas tout avoir. Et puis, nous avons encore le milieu du Monde ; demandez plutôt à ceux de Pompaples. Enfin, quoi, nous sommes comme de vrais coqs en pâte. Dommage que nous ne sachions pas toujours le reconnaître et qu'il y en ait parmi nous qui croient qu'il fait meilleur vivre ailleurs qu'ici. Que leur faut-il donc, à ceux-là ?

Excusez, nous avons un peu beaucoup parlé de nous et de nos qualités. C'est le 14 avril ! Quant à nos défauts, c'est votre affaire. Allez-y !

X.

DESCENDS, NEIGE JOLIE !

*Les cerisiers en fleurs
Jonchent, au long des routes,
Le sol, d'une pâleur
De flocons en déroute !
Sur l'herbe qui verdoie,
Attirent les regards
Dans la campagne en joie !
Descends, neige jolie !
Tombe ainsi que des pleurs !
Descends, neige jolie,
Avec mélancolie
Des cerisiers en fleurs !...*

*Les cerisiers en fleurs,
Dans leurs rameaux abritent
Des oiseaux enjôleurs
Que le printemps agite !
On les entend chanter,
Joyeux, entre les branches,
Et l'on voit voler
Partout corolles blanches !...
Descends, neige jolie !
Tombe ainsi que des pleurs !
Descends, neige jolie,
Avec mélancolie
Des cerisiers en fleurs !...*

*Les cerisiers en fleurs
Vont changer de parure
Et grâce à la chaleur
Prendre bonne tournure !
Des rameaux reverdis,
On voit sortir en masse
Petits fruits arrondis,
Qui dans l'air se prélassent !
Descends, neige jolie !
Tombe ainsi que des pleurs !
Descends, neige jolie,
Avec mélancolie
Des cerisiers en fleurs !...*

Louise Chatelan-Roulet.

LES PETITES FILLES

AVEZ-VOUS déjà remarqué comme c'est joli une petite fille ?... J'entends une petite fille douce et bien élevée, qui obéit à sa maman et de temps en temps apporte un bouquet à la maîtresse. Ces petites filles-là aiment à être toujours propres. Il faut voir comme elles se lavent bien les mains et aussi les poignets. Elles ne font pas comme les garçons, qui se mouillent et se frottent un peu au linge, et elles n'essuient pas non plus, comme les garçons, leur plume dans leurs cheveux. Elles aiment tout ce qui est joli, tout ce qui est doux et mignon. Elles adorent ce qui est poétique...

Le régent leur fait faire une composition : Le printemps, et aussitôt elles écrivent : « Le printemps est la plus belle saison. Il vient tout de suite après le rude hiver. Les violettes, les roses et les primevères fleurissent, les oiseaux chantent dans les pommiers en fleurs. La brise est douce et le soleil brille dans un ciel d'azur. Quand vient la nuit, la lune brille et on entend le chant du rossignol... »

Mais pendant que les petites filles écrivent ce qui précède, les garçons mordillent leur porte-plume et péniblement alignent des phrases : « Au printemps, on n'a plus besoin de ferrer les chevaux à glace. Au printemps, on plante les pommes de terre et les betteraves. Au printemps, les garçons vont se promener dans les champs. On trouve de la saleté et du barbotin, on en mange. On trouve aussi du bois qu'on appelle de la douce amère. On en mange aussi. Des fois, quand il y a un nid de bourdons, on y prend le miel pour le manger... »

Le régent, quand il corrige cette composition, à cet endroit, lève le nez d'un air stupéfait.

— Alors, dit-il, êtes-vous une bande d'affamés lâchés par la campagne ?...

Les petites filles ne parlent pas souvent de ce qu'elle mange, malgré qu'elles soient assez gourmandes. Quand elles vont à l'école, en donnant le bras à leur amie intime, elles parlent de choses beaucoup plus graves.

D'ailleurs, tout est grave pour les petites filles. Elles prennent tout au sérieux. Elles ne réussiraient jamais, comme certain philosophe, à faire une place à l'hypothèse où ce monde ne serait pas quelque chose de bien sérieux. Quand une dame leur dit bonjour avec un sourire, elles se mettent tout de suite à l'aimer, et si le régent les gronde, elles sont malheureuses. La couleur qui convient à leur teint leur donne beaucoup à penser, et, entre les pages de leur livre de lecture, elles gardent un petit morceau de l'étoffe de leur dernière robe. Elles ont, cependant, des préoccupations beaucoup plus nobles. Entr'autres, dans un petit coin de leur pupitre, elles gardent un album où chacune de leurs amies intimes copie une poésie et colle un souvenir. D'une écriture toute ronde et appliquée, elles écrivent :

*La rose la plus belle ne dure qu'un instant,
Mais l'amitié fidèle dure éternellement.*

Ou bien :

*L'amitié que je t'ai donnée
Repose dans mon cœur,
Comme une goutte de rosée,
Dans le calice d'une fleur...*

Ou encore :

*Dans ce monde où tout penche
Vers un centre meilleur,
La fleur est pour la branche
Et l'amie pour le cœur...*

Après quoi, elles appointissent un crayon et dessinent deux marguerites et une graminée qui se penche gracieusement. Puis elles signent : « Ton amie intime qui t'aimera toujours... » Il y en a dix, quinze, dans le même album, toute la classe, sans compter la cousine de Lausanne et celle de Chigny !...

Elles croient, les petites filles, qu'aimer est tout ce qu'il y a de plus simple... Il y a assez d'autres choses difficiles : la règle de trois, par exemple, les remplît de trouble et d'angoisse, mais aimer, cela va tout seul... D'ailleurs, elles croient à tous les beaux sentiments, à tout ce qui est noble et grand. Elles croient même à la justice. Mais un jour, un garçon à qui elles n'ont jamais crié des noms, ni tiré la langue, avec un air méchant leur donne un croc en jambe pour les faire tomber, et leur amie intime, celle qui écrivait dans l'album : L'amitié que je t'ai donnée... les dénonce à la maîtresse pour une peccadille. Alors, ce n'est plus la même chose.

J.-L. Duplan.

Enseigne. — Chez un marchand de gibier on peut lire l'enseigne suivante :

A L'HEUREUX CHASSEUR
Confiance — Discrétion.

CONVERSATION TÉLÉPHONIQUE

UNE conversation téléphonique est une des plus remarquables curiosités à laquelle on assiste, assis auprès d'un des interlocuteurs, sans y prendre part. Hier, j'étais en train d'écrire un article profond sur un sujet de philosophie sublime, tandis qu'une conversation par téléphone avait lieu dans la même salle. Il n'y a rien qui vous excite au travail comme un dialogue semblable dont on n'entend que la moitié. Venons au fait : une personne de la maison arriva dans la salle où je me trouvais et me demanda de la mettre en communication avec Mme Bagley, en ville. J'ai souvent remarqué que les femmes appréhendent de demander la communication. Je fis manœuvrer la sonnerie d'appel.

Alors, j'entendis un crr... crr... crr... puis comme un horrible grincement de dents, et enfin une voix flûtée de femme.

— C'est à moi que vous voulez parler ?

Au lieu de répondre, je tendis le récepteur à la personne en question, et j'allai m'asseoir.

Alors commença pour mon amusement la plus bizarre des choses bizarres, une conversation dont on n'entend que les répliques. Des questions et pas de réponses. Des pauses d'un silence mortel, suivies d'exclamations de surprise joyeuse, ou de tristesse, ou de consternation, dont on ignore le pourquoi. Ce qu'on entend n'a ni tête ni queue, puisque vous ne savez pas ce que dit l'autre personne. J'ai été favorisé de la suivante série de remarquables observations, toutes de la même bouche et toutes criées à tue-tête, car vous ne ferez jamais comprendre à une femme qu'il faut parler dans le téléphone distinctement, mais posément :

— Oui. Et comment cela est-il arrivé ? — ...

Qu'est-ce que vous dites ? — ... — Non. Non. Ce n'est pas ce que je veux dire. Je dis qu'il faut mettre pendant qu'il bout, ou juste au moment où il commence à bouillir. — ... — Quoi ? — ...

Je fais un point arrière renversé, et je couds sur la lisière. — ... — Oui. C'est possible. Mais il est préférable de le bâtir avec du coton croisé ou de la valenciennaise, ou quelque chose dans ce genre. Ça a beaucoup plus d'allure. — ... — Le *Deutéronome*, paragraphe 49 ; puis 64 à 97 inclus. C'est une lecture que nous devrions faire souvent.

— ... — C'est la première nouvelle. — ... — J'en suis stupéfaite ! Seigneur Jésus ! — ... — Où allons-nous ! Et vous dites que c'était dans l'église ! — ... — Eh bien ! moi je serais morte d'humiliation. Comment s'en sont-elles sorties ?

— ... — Je ne suis pas absolument sûre, parce que je n'ai pas l'air sous les yeux, mais quelque chose dans ce genre : la, la, la, la, la... Puis ça recommence. Vous saisissez ? — ... — Oui, c'est d'un effet surprenant, et d'une impression majestueuse, si vous réussissez bien l'andantino et le pianissimo. — ... — Oh ! sûrement. Des boules de gomme. Très mauvais, le sucre candi. D'ailleurs, il faut attendre qu'ils aient fait leurs dents. — ... — Comment ? — ... — Pas le moins du monde ! Vous pouvez continuer. Il est là en train d'écrire à son bureau. Cela ne le dérange nullement. — ... — Bon ! je ferai tout mon possible pour venir... Je voudrais bien qu'elle... — ... — Mais pas du tout ! J'adore causer au téléphone. Seulement, j'ai peur de vous retenir et que vous ayez quelque chose à faire. — ... — Des visites ? — ... — Non. Je n'y mets jamais de beurre. — ... — Oui. Excellent. Mais tous les livres de cuisine recommandent de n'en manger que dans la saison. — ... — Je trouve que c'est très cher. Je ne les ai jamais payés plus de 50 centimes la botte. — ... — Vous me quittez ? Vraiment ? Alors, au revoir... — Oui, au revoir. — ... — A 4 heures. C'est entendu. Je serai prête. Au revoir. — ... — Je vous remercie mille fois. Au revoir. — ... — Oh ! Pas du tout ! Tout ce qu'il y a de plus frais... Comment ?... Oh ! que je suis contente de ce que vous dites ! Au revoir !

Elle raccroche le téléphone.

— Mon Dieu ! comme j'ai le bras fatigué.

Quand un homme a fini de causer au téléphone, il dit une fois « Au revoir ! » et c'est fini. Ce n'est pas la même chose avec les femmes. Il faut leur rendre cette justice. Elles n'ont aucune brusquerie.

Mark Twain.